

Coronavirus : « grippette » passagère ou séisme civilisationnel ?	2
1. Célébrer d'autres jours fériés ?	11
2. Le vieillissement précoce de ma bibliothèque	13
3. La quatrième blessure narcissique	15
4. Un virus de gauche ?	17
5. Anatomie de la zoonose	19
6. On ne naît pas déconfiné, on le devient	22
7. L'e-xistence rêvée par le capitalisme numérique	25
8. Un virus de droite ? Critique de la raison épidémiologique	28
9. Un virus sans foi ni loi ? Critique de la déraison épidémiologique	31
10. Vers une septième révolution ?	34
11. Vivre à 150 centimètres ?	37
12. Un virus « anartiste » ?	40

Coronavirus : « grippette » passagère ou séisme civilisationnel ?

Jean Cornil

« Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve »
Hölderlin

Des mois après la rédaction de ces douze chroniques printanières sur la pandémie et à l'heure où ces lignes sont rédigées, le premier mot qui coule de mon stylo est incertitude. Comme un incessant mantra qui rythme le flux continu de news sur le virus : la seule certitude, c'est l'incertitude. En écho à l'affirmation de Pierre Desproges au siècle dernier : « ma seule certitude c'est le doute », ...

Incertitudes multiples quant aux évolutions du virus, quant aux traitements et aux vaccins, quant aux conséquences, déjà dramatiques, pour les travailleuses et les travailleurs mis au chômage, temporaire ou non, quant aux sombres perspectives de certains secteurs économiques sinistrés, quant à la revalorisation réelle des revenus des soignants et du refinancement des structures de soins, quant aux conséquences en termes psychologiques et sur le plan de la santé mentale d'un confinement prolongé, particulièrement chez les plus vulnérables, quant à l'avenir de la distance physique qui brise des destins collectifs et des rapprochements tactiles, quant au futur du télétravail et des réunions en vidéoconférences, quant aux obstacles à la mobilité, ou quant à la plongée des plus précaires, partout sur la planète, dans la pauvreté, dans la maladie, dans la solitude, ...

*

Jacques Julliard écrit : « Prométhée a le coronavirus. Prométhée se met à tousser, il prend sa température trois fois par jour et réclame à cor et à cri un masque : Prométhée ne veut plus se regarder en face dans un miroir, quel symbole ! ».

Le mot latin persona désigne un masque de théâtre. Le français en a fait le mot personne. Ne pas porter de masque, c'est signifier : « je n'ai pas voulu jouer un rôle, je me présente à vous le visage découvert », ...

*

Triomphe de l'imprévisibilité et de l'indétermination. Du moins quant à la durée des événements à court terme. Pour le reste, sans doute l'essentiel, les tendances historiques menacent plus que jamais, tel le dérèglement climatique qui enflamme les forêts et assèche sols et rivières, telle la biodiversité qui s'érode inexorablement ou telles les inégalités qui croissent encore, amplifiées et démultipliées par la crise sanitaire.

Le risque, comme toujours avec la destinée des humains, c'est d'occulter les mouvements longs et profonds de l'Histoire, soit l'accélération depuis le milieu du XXe siècle de tous les indicateurs suite aux actions de l'humain sur la nature, au profit des enjeux immédiats, aussi urgents soient-ils. Pas aisé de refuser de renverser la hiérarchie des priorités à l'heure où les hôpitaux s'essouffent, les frontières se referment, et les faillites aspirent tant de femmes et d'hommes vers la précarité et la misère ...

*

Edgar Morin, avec la collaboration de Sabah Abouessalam, tente de tirer quinze leçons du coronavirus dès la fin du printemps. Il intitule son petit livre « Changeons de voie ». Il conclut par un plaidoyer pour un humanisme régénéré qui « rejette l'humanisme de quasi-divination de l'homme, voué à conquérir et dominer la nature ».

Au contraire, le sociologue réaffirme l'idée centrale de son ouvrage *Terre-patrie*, celle de la conscience planétaire et des principes d'espérance. Ceux du surgissement de l'improbable, de régénération, de chance suprême liée au risque suprême et, enfin, de « l'aspiration millénaire de l'humanité à une autre vie et un autre monde », ...

*

Au fond, nous allons devoir vivre plus que jamais avec ce fameux principe d'incertitude découvert par le physicien allemand Werner Heisenberg au début du XXe siècle. Ce nouvel âge de l'incertitude, qui s'est déjà exprimé en politique récemment avec le Brexit ou les élections présidentielles aux États-Unis et en France, a explosé avec la Covid 19. Un monde d'objets paramétrables et calculables, si tendance en cette époque du triomphe du chiffre et de la quantité propose en fait une vision illusoire du décryptage du réel.

« Nos vies sont décidées moins souvent par nos certitudes que par nos incertitudes ». Nous avons beau être gavés chaque jour de diagrammes, de moyennes et de schémas sur les évolutions épidémiologiques, l'évènement, cet impossible qui se réalise, demeure totalement soumis à l'aléa et à l'improbable ...

*

Le réel apparaît si mouvant, si complexe, si indéchiffrable qu'il m'évoque la figure géométrique de l'apeirogon, cette forme qui possède une infinité de côtés. Et la superbe métaphore littéraire mobilisée par l'écrivain irlandais Colum McCann pour nous aspirer vers le gouffre tragique d'une terre pas toujours si sainte.

Le surréaliste belge Louis Scutenaire écrit : « c'est toujours quand on va dans le désert que l'on casse sa bouteille d'eau ». ...

L'écrivaine chinoise, Fang-Fang, habitante de Wuhan, publie son journal en ligne, enfermée dans son appartement pendant toute la durée de la quarantaine des neuf millions d'habitants de sa ville. Soit la mort, la peur, la débrouille, les solidarités, les silences, les joies et les colères.

Les premiers mots de la préface de son livre : « ce virus est l'ennemi commun de toute l'humanité ». Elle poursuit : « cette leçon, c'est l'humanité dans son ensemble qui doit la retenir. L'humanité ne pourra vaincre le virus et s'en libérer qu'en s'unissant. »

Par moments, peut-être, sommes-nous toutes et tous des Wuhanais. En imaginant, la tête dans les étoiles de la raison et de la lucidité, comme le philosophe Francis Wolff, une conscience éthique universelle ...

*

Jean-Paul Sartre, penseur de la liberté radicale, affirmait que nous n'avions jamais été aussi libres que sous l'occupation allemande. En grand spécialiste de l'existentialisme français, Vincent de Coorebyter transpose cette idée au cœur de notre confinement. Il écrit : « la liberté ne consiste pas à faire tout ce que nous voulons, à transformer nos désirs en réalité, à ne subir aucune contrainte. Elle réside plutôt dans notre capacité à jouer avec les contraintes,

à les assumer ou à la dépasser, à ne pas nous laisser écraser par les circonstances (...). Comme les français sous l'Occupation, nous sommes devenus des héros du quotidien – ou des collabos, selon les choix que nous posons ».

Même si il y a évidemment une différence totale de contexte, sous l'empire des fameux gestes barrières, sans doute, n'avons-nous, en termes philosophiques, jamais été aussi libres que sous le confinement ...

*

Dans un texte publié le 28 mars 2020, intitulé Hors-sol, à propos de son ressenti face aux mesures d'assignation à résidence afin de protéger soi et les autres, l'écrivaine canadienne Nancy Huston conclut en majuscules par ce fragment de sagesse bantou : « je suis parce que nous sommes ». Quelques décennies auparavant, Albert Camus écrivait : « je me révolte donc nous sommes », ...

*

Très grande perplexité devant ces dizaines de milliers de manifestants dans les rues de Berlin ou de Washington qui contestent l'obligation du port du masque. Rassemblements hétéroclites et hétérogènes d'adeptes de la théorie du complot, d'insouciant libertaires, d'individualistes extrêmes ou de militants des droites radicales. Poursuite, à mon sens, de l'hégémonie de la déraison, de l'irrationnel, de la pensée magique et des insupportables erreurs dans l'interprétation du réel. Hélas, un invariant de la dramaturgie humaine.

Une théorie du complot indémodable contre « la tyrannie de l'hygiène », avec les mêmes arguments, chaque fois que l'État impose une mesure au nom de la santé publique. Ainsi lorsque le préfet Poubelle, en 1883 à Paris, oblige les habitants à déposer leurs déchets ménagers dans des caissons installés au bas des immeubles pour lutter contre les dépôts sauvages et les maladies. De l'interdiction des crachats à la promotion du préservatif pour se protéger du Sida, du port obligatoire de la ceinture de sécurité en voiture aux campagnes de vaccination, comme le rappelle François Reynaert, c'est toujours le tube « on n'a plus le droit de rien » qui résonne dans certains esprits étroits ...

*

Le 5 juillet 2020, vers 19h, Philippe Monguillot, 59 ans, a été frappé à mort par des passagers du bus qu'il conduisait à Bayonne. Il décède le 10 juillet après cinq jours de coma. Issue glaçante pour avoir juste demandé de porter un masque à quelques usagers récalcitrants à bord d'un transport en commun.

Il n'y a pas que les terribles défilés de cercueils en Lombardie, la fermeture des cabarets de flamenco à Barcelone ou la faim qui tenaille les enfants pauvres des banlieues de New-Delhi suite à l'arrêt des activités économiques qui illustrent les conséquences dramatiques du virus. Il y a d'abord dans une frange de la conscience collective, certes pour une minorité, la perte du sens civique et du caractère solidaire de la protection face aux risques sanitaires. Je dépends des autres qui dépendent de moi. Comme le rituel du respect mutuel énoncé par Confucius qui s'efface et s'évanouit par moments, ...

*

Devant les fondements de nos certitudes qui se dérober sans cesse, François Cheng rappelle que le mot confinement contient l'adverbe finement. Le confinement pourrait donc signifier « être ensemble finement », voire « vivre ensemble finement ». Tout pourrait être fait, dit-il, avec plus de finesse et de lucidité afin d'améliorer notre approche de la vie, plus humble et patiente, comme réapprendre la valeur de nos objets familiers. « Car ceux-ci ont une âme si nous consentons à en faire des interlocuteurs valables ».

Certes la mise en œuvre concrète de ces exercices de sagesse pratique est plus aisée lorsque l'on est né nanti, bien portant, occidental à la campagne plutôt que déraciné, femme, sous-diplômée, habitante des réduits obscurs des HLM des quartiers dits « difficiles ». Le confinement est aussi un formidable révélateur et amplificateur de l'inégalité sous tous ces aspects, de revenus et de statut comme de genre, de « race » et de classe. L'homme le plus pauvre de la planète est, à n'en pas douter, une femme africaine confinée, ...

*

Il semble que la pandémie transforme notre manière de rêver. Nos songes, parfois si étranges, proviennent peut-être de la modification de nos habitudes de sommeil. L'isolement social et la distanciation physique résonnent ainsi au sein de nos rêves et de nos cauchemars comme des tentatives pour s'adapter à des situations inédites ...

*

L'écrivain sud-africain Deon Meyer publie en 2016 « L'année du lion », enquête d'un fils sur l'assassinat de son père dans un monde dévasté par un virus. Il écrit : « Là où le coronavirus s'est arrêté, Darwin a pris le relais ». La Fièvre a décimé quatre-vingt-quinze pour cent des habitants d'Afrique du Sud, puis de la population mondiale.

Dès les premières pages, une chauve-souris, un mammifère et non un oiseau, est porteuse d'un virus qui se transmet par ses déjections à un homme qui somnole sous un manguier.

L'auteur a certes zappé l'étape du pangolin mais la littérature se révèle un extraordinaire projecteur pour éclairer le futur. Si le passé coule comme un fleuve, l'avenir nous condamne-t-il à la noyade ?, ...

*

Comment lutter contre les prochaines épidémies ?

Face à l'émergence de nouvelles maladies infectieuses comme le Sida -35 millions de morts – ou l'apparition des épidémies à coronavirus depuis la seconde moitié du XXe siècle, l'immunologue Patrice Debré identifie avec clarté et pédagogie les enjeux décisifs :

- Le poids de la démographie et la densité des populations qui jouent un rôle considérable dans la dynamique des épidémies.
- L'impact des voyages et des échanges internationaux qui facilitent le brassage des germes notamment via le trafic aérien qui propage rapidement les maladies infectieuses à période d'incubation courte.
- L'incidence déterminante de la faune sauvage et de l'élevage industriel. Ainsi l'exploitation intensive des forêts a rapproché l'humain des grands singes et des chauves-souris et favorisé la transmission comme également l'élevage des poulets, des cochons et des ruminants.
- La résistance aux microbes et aux traitements, singulièrement aux antibiotiques, comme l'illustre l'exemple dramatique de la tuberculose.
- Les conséquences du réchauffement climatique qui contribuent à l'apparition de nouvelles souches microbiennes plus au moins virulentes.

Ainsi une espèce de moustique propage les infections de dengue et de chikungunya maintenant dans le sud de l'Europe.

- L'expert, le diplomate et l'éducateur incarnent les trois figures qui symbolisent la maîtrise des facteurs de risque. L'expert comprend les ressorts de l'épidémie et met au point les tests et les traitements. Le diplomate favorise les échanges internationaux qui fondent les politiques publiques et l'éducateur assure une information adaptée tant les réactions de la population sont déterminantes pour éviter la propagation de l'infection.
- Il faut enfin mettre en œuvre une indispensable veille sanitaire avec l'aide, par exemple, des satellites qui permettent de cartographier le risque à la fois sur des territoires et sur les populations potentiellement à risque ...

*

La philosophie peut-elle nous aider à surmonter existentiellement la pandémie et, dans l'affirmative, quels auteurs lire ?

Michel Onfray, auteur d'un récent « La vengeance du pangolin, Penser le virus », répond : Nietzsche, au travers de sa méthode généalogique, pour interroger les causalités, en évitant les versions complotistes, les lectures religieuses, une intervention du capitalisme ou des Américains pour contrer la suprématie chinoise... Des causalités rationnelles telles qu'on les retrouve dans la pensée des philosophes matérialistes de l'Antiquité. Lucrèce, Sénèque et Marc-Aurèle, dont les « Pensées pour moi-même », peuvent être un puissant antidote au vide existentiel qui ravage celles et ceux qui ne supportent ni le silence ni la solitude ...

*

Vu et lu sur le site Futura santé le 19 mai 2020 : sept effets insolites du coronavirus :

- Des avions vides qui font des ronds dans l'air pour conserver leurs créneaux horaires en regard de la réglementation européenne.
- Le boom des jets privés quand les plus fortunés veulent quitter « à n'importe quel prix » une zone contaminée.
- La ruée sur les pâtes et le papier WC. En Australie il y a même eu des émeutes pour se procurer du papier toilette même si la diarrhée ne fait pas partie des symptômes du coronavirus.

- Les animaux de compagnie morts de faim et abandonnés notamment pour celles et ceux en Chine qui ont été dans l'incapacité de rentrer chez eux et de nourrir leurs chiens, leurs chats et leurs oiseaux. De plus suite aux rumeurs, fausses !, attribuant aux chiens la contamination, de nombreux animaux ont été jetés par la fenêtre.
- Des fruits et des légumes qui pourrissent dans les champs dans la province chinoise du Yunnan, des tonnes de fleurs mises à la poubelle en une journée au Kenya ou aux Pays-Bas.
- La chute spectaculaire de la pollution en Chine suite à l'arrêt des transports et au ralentissement des activités industrielles. Il semble, hélas, que la tendance à la baisse des émissions de CO₂ et de NO₂ se soit très rapidement inversée.
- La surcharge des serveurs et des plateformes téléphoniques qui a notamment détérioré la qualité audio de 10% et qui a fait exploser le nombre de vidéoconférences ou d'abonnements à Netflix, ...

*

Emil Cioran écrit : « il est vulgaire de claironner des dogmes au milieu des âges exténués ». La plus lucide des leçons de notre présent troublé ? ...

*

L'écrivain américain Dean Koontz annonce en page 322 de son thriller « Les yeux des ténèbres », publié pour la première fois en 1981, que les Chinois ont mis au point une nouvelle arme bactériologique intitulée Wuhan -400. Le romancier Robin Cook, dans Etat critique, narre, sur fond de médecine, de business et d'argent sale, une épidémie de staphylocoque doré à New York. Et le film Contagion de Steven Soderbergh, tourné en 2011, se termine sur le cri d'effroi d'une chauve-souris qui transmet son microbe ...

*

Une des constantes anthropologiques, comme d'ailleurs pour toutes les espèces vivantes, réside dans le besoin de protection. Un père et des repères dirait un psychanalyste. Cette nécessité fondamentale qui remonte à la nuit des temps et qui fonde tant de philosophies et de spiritualités s'exprime assurément de manière appuyée et contradictoire en ce début du troisième millénaire. De la bienveillance des soignants aux replis protectionnistes, des théories du care aux identités univoques. Il n'est guère facile de garder ses

frontières, physiques comme mentales, ouvertes et de revendiquer l'hospitalité comme une valeur essentielle.

A l'inverse de tant de sages et de croyants à la recherche du principe premier qui expliquerait tout et qui rassure face à notre inexorable finitude, la philologue Barbara Cassin refuse radicalement tout ce qui est « mono », du monothéisme à la monoculture. Elle se définit comme une païenne polythéiste et nietzschéenne. Elle a un sacré courage en ces âges intolérants dégoulinants de bêtise et de haine sur les réseaux « sots-ciaux » et de « cancel culture », ...

*

« Nous sommes malades des animaux volants parce que nous sommes malades d'être devenus des animaux volants » écrit le virologue Frédéric Keck. Ce traqueur de virus observe que la rapidité de la diffusion des pandémies des siècles précédents tient à la différence de vitesse entre l'avion, le train et le bateau. Tout est devenu une question de circulation aérienne malgré les avions immobilisés et les voyageurs sédentarisés. Une nouvelle ère des modes de vie fondée plus que jamais sur l'air de temps plutôt que de l'espace, ...

*

Douze chroniques donc, parfois anachroniques, des jours fériés aux effets esthétiques de la crise sanitaire, en passant par le grand retour du politique, ou l'explosion du numérique, qui traduisent, chacune sous un prisme différent, la prophétie facétieuse « tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver ».

Plus que jamais, au moment où j'écris ces lignes, cette formule ironique recèle une part de tragique vérité,...

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament » écrivait le poète résistant René Char.

Jean Cornil

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (1).

Célébrer d'autres jours fériés ?

« Vivre, c'est s'obstiner à achever un souvenir » René Char

Supposons que le monde d'après soit différent de celui d'avant,

Never before,

Supposons un basculement culturel majeur, une saignée dans nos repères temporels, une amnésie collective d'un passé qui ne passe pas,

Supposons que nous soyons des historiens, ayant perdu la mémoire,

Parions alors sur un effort collectif de remémoration,

Pour nous y aider, petite proposition d'un mélancolico-farceur : modifier certains jours fériés,

Quelque furent le tragique absolu, la somme de souffrances, insoutenables, des guerres mondiales du siècle dernier, et la nécessité absolue d'en garder un vif souvenir, pourquoi ne pas commémorer, en plus ou à la place de, au choix, d'autres dates que celles du 11 novembre et du 8 mai,

Par exemple, le jour où Ignace Philippe Semmelweis, un médecin en poste à Vienne, découvre les vertus du lavage systématique des mains avec un mélange désinfectant. Il sera rejeté par un corps médical conservateur mais réhabilité dans la première partie du XX^e siècle par un jeune étudiant en médecine, appelé à marquer la littérature française : Louis Ferdinand Céline,

Cette étape décisive, d'une importance cruciale, de l'hygiène date de mai 1847, le jour précis étant impossible à déterminer. Après la fête des travailleurs, on pourrait arbitrairement décider que le 8^{ème} jour de ce « joli mois » honore aussi un évènement, certes moins spectaculaire que la fin d'un conflit armé, mais déterminant dans l'amélioration de la santé des humains. L'asepsie vaut autant qu'un armistice,

Autre exemple signifiant pour le monde post-Covid : la célébration du moment où Louis Pasteur invente la vaccination en s'opposant à Georges Clemenceau sur l'origine des microbes. Ainsi le 6 juillet 1885, un Alsacien de 9 ans, Joseph Meister, mordu par un chien, et malgré les controverses sur la vaccination pratiquée par Pasteur sur l'enfant, ne développera jamais la rage,

On pourrait multiplier les célébrations des coups de génie scientifique par d'audacieux savants : Alexandre Fleming et la pénicilline, Albert Sabin et le vaccin contre la polio, Alexandre Yersin, héros d'un merveilleux roman de Patrick Deville, et la découverte du bacille de la peste, ... Tant d'autres, discrets tâcherons de la lutte contre les infections sont restés dans l'ombre de l'Histoire sanitaire,

Mais, entre les jours de fête, chrétiennes puis laïcisées et les éphémérides toutes à la gloire des victoires militaires, il pourrait rester dans le monde post-coronavirus quelques gouttes de temps pour louer les sentinelles de notre santé.

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (2)

Le vieillissement précoce de ma bibliothèque

« L'Histoire a plus d'imagination que les hommes » Karl Marx

Rêvassant au cours d'un long voyage au bout de mon bureau, j'ai soudain été sidéré par le vieillissement brutal de ma bibliothèque.

Comme si nombre d'essais, d'analyses, de perspectives style « Une brève histoire de l'avenir », avaient été saisis en quelques jours du syndrome de Marie-Antoinette ou de Thomas More, ce phénomène où les cheveux blanchissent subitement sous le coup d'une grande frayeur,

Combien de livres, patiemment accumulés au fil des années, au risque d'un tsundoku, ce terme de l'argot japonais qui désigne les piles d'ouvrages jamais lus, dont les propos apparaissent totalement datés, hors de propos, démentis par les faits, voire dans l'erreur la plus convenue,

Tant d'efforts conceptuels et de puissants décryptages pour illustrer la sentence d'André Gide qui définissait le journalisme « comme ce qui sera moins intéressant demain qu'aujourd'hui »,

Comme si, noyés sous les torrents de news qui se chassent l'une l'autre dans un tourbillon infini, des milliers de pages, des millions de mots avaient soudainement rejoint le statut de la chaîne d'infos et du bavardage en continu,

Les déconstructions subtiles du système dominant, les récits alternatifs de notre devenir, la hiérarchisation des menaces, ou l'interminable liste des dangers qui taraudent l'Humanité, apparaissent, dans l'immense majorité, comme en retrait en regard de ce réel qui déborde de partout, de cette réalité étrange qui excède notre présent, impensable, donc impensée, il y a encore quelques semaines,

Nous humains, « êtres fictionnels, » avons l'irrépressible besoin de nous inscrire dans un récit, une narration, un principe de sens qui nous dépasse. Or voilà que bien de ces dramaturgies à court terme, ce qui nous indignait ou nous enchantait encore hier, sont devenues des fables ne relevant plus que d'un lointain passé, soit notre dernier hiver 2019,

Certes, il subsiste néanmoins, outre la littérature, quel qu'en soit le genre, du roman noir aux « grands » auteurs classiques et, outre certains ouvrages prémonitoires, entre collapsologues et décroissants, des livres, dont la justesse, la sagesse et la clairvoyance, transcendent les âges,

Ces écrits-là, des sublimes poésies aux pensées philosophiques les plus affûtées, résonnent et raisonnent singulièrement avec les événements inouïs du début de la troisième décennie du troisième millénaire. Il y a plus que jamais place pour une bibliothérapie, fût-elle numérique, lorsque le futur part dans tous les sens et que l'improbable surgit et nous saute à la gueule,

Peut-être, certains mots singent-ils des êtres vivants allergiques à la réplication des virus. Peut-être, faut-il alors longtemps pour qu'un écrit devienne jeune. Alors, au milieu des plumes décrépées, comme un pacte faustien avec le verbe, des paroles, d'une éternelle jeunesse, continuent à éclairer notre destin qui tente de s'émanciper entre l'évanescence de la fumée et la pureté du cristal,

Pour éviter que ma bibliothèque ne soit la victime du syndrome de Marie-Antoinette. Pour faire mentir l'affirmation de Napoléon selon laquelle « L'Histoire ne serait qu'une suite de mensonges sur lesquels nous nous sommes mis d'accord ».

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (3)

«

La quatrième blessure narcissique

Le hasard permet à Dieu de rester anonyme » Albert Einstein

L'arrivée soudaine d'un minuscule virus aux effets planétaires gigantesques va sans conteste provoquer une quatrième blessure narcissique à l'Humanité. La première advint quand le savant polonais Nicolas Copernic prouva au 16^e siècle que la Terre ne constituait pas le centre de l'univers. Débuts prometteurs de l'héliocentrisme.

La seconde blessure infligée aux prétentions humaines à se croire au sommet de la pyramide du vivant fut portée par le naturaliste Charles Darwin qui conclut au travers de la théorie de l'évolution que nous étions les cousins éloignés des primates. Le Sapiens « descend » du singe et non du « miracle de la création ».

Enfin, Sigmund Freud, le génial inventeur de la psychanalyse, découvrit à l'aube du siècle dernier que l'homme n'était pas le maître en sa demeure et que l'inconscient, guidé par nos pulsions, déterminait la plupart de nos actes. Exit le rêve cartésien de libre arbitre et d'une créature transparente à elle-même.

Aujourd'hui, la tornade sanitaire qui ébranle en quelques semaines tous nos modes de vie et toutes nos croyances en une maîtrise absolue de la nature, qui bouleverse tous les flux économiques de la planète, confine des milliards de terriens et amplifie à la puissance dix toutes les souffrances sociales, provient, en l'état de connaissances, d'une unique petite molécule d'acide ribonucléique présente dans une seule chauve-souris. Vertigineux.

Un immense, un incommensurable, effet papillon, du nom de cet exemple tiré de la théorie du chaos en mathématiques. Un mammifère infecté à Wuhan par un agent pathogène inconnu a terrassé l'ordre complexe du monde, dont la vulnérabilité et l'interdépendance nous stupéfient. Cette quatrième blessure, en termes symboliques, a comme pétrifié, vitrifié notre présent. On doit, comme il se dit de manière prosaïque, se pincer pour le croire.

C'est aussi une fantastique leçon d'humilité face aux mystères insondables de la vie et donc de la médecine. Même si de fabuleux progrès ont été accomplis depuis des millénaires pour lever un peu le voile sur l'énigme du réel que les sciences cherchent à découvrir avec une impatience parfois insensée.

Songeons que l'évolution de notre univers a été déterminée par la conjonction d'une quinzaine de nombres dits « constantes physiques », loi de la gravité, force électromagnétique, masse de l'électron, vitesse de la lumière... Un réglage d'une précision de l'ordre de 10^{-60} , comme le décrit l'astrophysicien

franco-vietnamien Trinh Xuan Thuan : « *Si on changeait un chiffre après soixante zéros, l'univers serait stérile* »¹. Étourdissant.

Songez, qu'en regard du nombre d'atomes qui nous constituent et en vertu des lois de la probabilité, nos corps comprennent des particules de matière qui devaient être présentes dans ceux d'Abraham, de Bouddha, du Christ ou de Mahomet. L'homme « descend » aussi du songe.

L'incroyable destinée d'un microbe et de son improbable chaîne de transmission, via une chauve-souris, un pangolin puis un humain, apparaît alors un peu moins ébouriffante même si ses effets transforment nos vies. Comme si l'univers savait que l'humain allait venir et rétablissait un peu l'indispensable équilibre des forces naturelles.

¹ Trinh Xuan Thuan, Dictionnaire amoureux illustré du ciel et des étoiles, 2018, Plon/Grund

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (4)

Un virus de gauche ?

« Individualistes de tous les pays,
unissez-vous ! » . Ayn Rand.

Bon, il semble bien que ce virus, revenu à la biologie après un passage en terres informatiques, ait une véritable conscience politique et présente une allure progressiste, pourtant évanouie de nos contrées depuis longtemps,

Il provoque un retour magistral de la primauté du politique, malgré les irrépressibles énervements de Trump, Bolsonaro ou Orban, mais, bon prince, il a épargné Bojo. Finie la dictature de l'économie, de la rigueur budgétaire, du pacte de stabilité, de la privatisation effrénée au nom de la compétitivité, l'idéologie du TINA a sombré face à un infinitésimal bout de matière.

Revanche des pouvoirs publics, réhabilitation des protections sociales, évocation de nationalisations d'entreprises, balbutiements sur un revenu d'existence, même à Washington c'est dire, on se frotte les yeux. L'État demande aux actionnaires de différer leurs dividendes. Un basculement encore impensable il y a quelques semaines. Veni, covid, vici, si on me permet un très mauvais jeu de mots.

Plus encore, ce minuscule morceau d'ARN nous condamne à un sursaut éthique, oublié durant des décennies de néo-libéralisme. L'individuel, l'égoïsme, l'intérêt particulier, s'effacent, un peu, devant le collectif et le bien commun, des applaudissements de 20h au port des masques, tout à la gloire des héroïnes du front et du respect des gestes-barrière. Ma santé dépend de celle des autres qui dépendent de moi. Une boucle salutaire de rétroaction sanitaire.

L'infirmière, la caissière ou l'éboueur ont démonétisé le banquier. Et le virologue, l'expert en économie. On verra plus tard pour les politiques dans la hiérarchie des fonctions sociales plébiscitées ou honnies. Sans grande illusion. Bref, tout semble, comme par la magie d'un microbe, redevenu possible, de la relocalisation du commerce à la revalorisation de la patience et de la lenteur, du respect des accords de Paris sur le climat, à la réappropriation d'espaces par les mondes sauvages.

Le « cygne noir » nous conduit d'une crise de la solidarité à une solidarité de crise. Conscience aigüe de la panne du système-Terre, de l'interdépendance étroite entre les pandémies et la dévastation des biotopes, de notre addiction aux multinationales du divertissement, aux laboratoires asiatiques ou aux

géants de l'agroalimentaire qui spéculent sur les cours du blé, du maïs et du riz...voire du PQ,

Chance historique à saisir ? Opportunité pour imposer un nouveau paradigme dans le monde de l'après-Covid ? « Cassure de l'Histoire en deux » comme l'écrivait Nietzsche ?

Mais, ce satané virus, sous des dehors de vouloir fédérer des « solitudes solidaires, » demeure hélas très politiquement correct. Une face sombre après quelques éclairs de justice. Comme nous l'apprennent les historiens, la charge virale est profondément inégalitaire. A l'analyse des conséquences sociales de la peste noire du XIV^e siècle ou de la grippe « espagnole » de 1918-1920, Laurent Testot écrit : « une règle d'airain vaut pour toutes les épidémies : être riche garantit toujours de meilleures chances de survie. Deuxième invariant : » plus le monde est connecté, plus l'épidémie se diffuse vite ». 8 ans en 1348, 8 mois en 1918, 8 heures en 2020 ?

Les effets dramatiques du microbe s'accumulent en effet : catastrophe humanitaire à l'échelle planétaire, menaces de famines, chômage massif, emploi, ravagé, plongées dans la pauvreté, inégalités face au confinement, désespérance des sans-abri et des migrants, insupportable promiscuité des banlieues africaines ou indiennes, survies au quotidien, faillites d'entreprises, capitalisme de surveillance et contrôle social omniprésent, amélioration très temporaire de la qualité de l'air, assignation croissante à Netflix, hausse des féminicides et des violences sur les enfants, logiques biosécuritaires et trafics de masques et de tests...

Les parfums totalitaires, conservateurs et réactionnaires du virus s'exhalent et répandent leurs odeurs méphitiques dans l'atmosphère étrange de cet incendie viral,

En somme, cet agent pathogène, comme disent les virologues abonnés aux médias, possède un petit côté « humain, trop humain ». Il se fait tantôt ange, tantôt démon. Il est contradictoire, comme nous tous, parfois rebelle et solidaire, parfois crispé et égotiste. Miroir de notre condition, il nous lance aussi un lancinant rappel : « la vie n'est pas qu'une maladie sexuellement transmissible ». Elle est, comme l'écrivait Sigmund Freud, « à la différence des autres maladies, toujours mortelle et elle ne souffre d'aucun traitement ».

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (5)

Anatomie de la zoonose

« Le Parlement des animaux se rassembla afin de faire le point sur la question sensible de l'extinction de l'espèce humaine qui paraissait désormais inéluctable. « À moins que nous ne mobilisions promptement toutes nos énergies pour assurer sa survie », parvint à articuler le renard. Et du fond des océans au plus haut du ciel, de tous les étages de la création, partit un immense éclat de rire ».

Eric Chevillard

À défaut d'autres bénéfices évidents, il y a un grand avantage à vivre « en live » avec une pandémie : celui d'élargir notre vocabulaire. Du lazaret au pangolin, du prélèvement nasopharyngé à la monnaie hélicoptère ou à la pathocénose, j'en retiens que l'on peut tout confiner sauf le cerveau. Et saluons, au passage, le grand retour du langage des signes, devenu en quelques semaines un incontournable de la communication politique,

Soit le vocable zoonose, qui signifie une maladie ou une infection dont les agents pathogènes se transmettent naturellement d'un animal à un être humain et vice-versa. Créé au XIX^e siècle, il provient de l'association de zôon, animal en grec, et de nosos, maladie. Du Wikipédia et « l'infectiologie pour les nuls » en bactéries, microbes et autres bacilles.

En citoyen curieux, je vais m'informer sur le site du SPF santé publique qui délivre quelques exemples de zoonoses : grippe aviaire, salmonelle, maladie du sommeil, toxoplasmose, ténia du chien ou mycoses. En regard de l'actualité, le site a un léger côté rachitique question infos. Obstiné, je poursuis donc ma recherche,

Et voici, en deux clics, la fastidieuse liste des maladies infectieuses transmises par l'animal, rien qu'à partir du siècle passé. A faire pâlir La Peste de Camus, Virus de Cook ou Le Fléau de King. Contagion de Soderbergh en vrai. Accrochez-vous. Turbulences médicales garanties :-

- 1918/19 : grippe espagnole via le porc ; entre 20 et 50 millions de morts ;
- 1956/58 : grippe asiatique via le cochon ; entre 1 et 3 millions de morts ;
- 1968/70 : grippe de Hongkong via le cochon ; 1 million morts ;
- depuis 1976 : Ebola via la chauve-souris ; plus de 11 000 morts ;

- depuis 1980 : dengue via le moustique ; 25 000 morts/an ;
- depuis 1981 : Sida (VIH) via le chimpanzé ; 35 millions de morts ;
- depuis 1997 : grippe aviaire (H5N1) via le cochon ; 329 morts ;
- depuis 1999 : fièvre du Nil occidental via le moustique ; plus au moins 1 000 morts en Europe ;
- depuis 2002/2003 : le SRAS via la civette ; 774 morts ;
- depuis 2005 : le chikungunya via le moustique ; 203 morts à la Réunion ;
- depuis 2009/2010 : la grippe pandémique A (H1N1) via le cochon ; 18 500 morts ;
- depuis 2012 : le MERS via le dromadaire ; 850 morts ;
- depuis 2013 : le Zika via le singe ; chiffres de la létalité inconnus ;
- depuis 2019 : le SARS- Covid-2 (dit Covid 19) via la chauve-souris et le pangolin ; plus de 200 000* morts à l'heure où j'écris ces lignes...

Bref, on l'aura compris, le sauvage a été délogé de ses biotopes naturels par l'intensivité de l'action humaine qui a provoqué une recrudescence des zoonoses émergentes : « agriculture intensive, élevage intensif, déforestation intensive, anthropisation intensive des paysages ». En y ajoutant une hausse significative de la démographie et de la mobilité internationale.

Résultat ? « Quatre ou cinq maladies infectieuses émergent chaque année dans le monde ». Comme l'exprime le chasseur de virus, Frédéric Keck, le Covid est « une maladie d'une société pastorale et domestique dont il faut assumer le sacrifice de beaucoup de gens qui vont mourir ». Désormais, tous les quatre ou cinq ans, nous serons confrontés à un nouvel épisode de la guerre immémoriale entre l'homme et le microbe.

Car ce conflit remonte à la nuit des temps. Les poux, les puces et les moustiques ont brisé des empires. Exit, parmi tant d'autres, et avec « l'aide » des Espagnols, les Incas et les Aztèques. La rougeole, la scarlatine et la peste ont été des tueuses de masse. « Mais la sélection naturelle a fait survivre les populations génétiquement résistantes et les microbes les moins virulents, ceux qui peuvent se reproduire dans leur hôte sans le tuer » analyse Laurent Testot.

En fait, l'homme a passé un pacte avec l'invisible, garantissant une fragile coexistence entre l'agent pathogène et lui. C'est ce que, dans le langage savant, on nomme la pathocénose, une zone d'infection où prospère un équilibre entre le parasite et la population contaminée.

Mais pour des raisons le plus souvent écosystémiques, des déséquilibres peuvent survenir. Ainsi, la traite négrière emportera, dans sa tragique déportation, le paludisme et la fièvre jaune. Comme le rappelle Eric Orsenna, le moustique jouera alors un rôle majeur dans la géopolitique.

En 1655, les Anglais le paieront cher dans leur échec de conquête de la Jamaïque quand, lors de la saison des pluies, les moustiques dévorent leurs soldats. Ou, quand, des siècles après, une piqûre de pou en Pologne, en 1812, véhiculera le typhus dans l'armée impériale de Napoléon lors de sa tentative de conquête de la Russie.

Comme l'affirme le philosophe roumain Emil Cioran dans une terrible prophétie : « L'homme est un animal qui a trahi et l'Histoire est sa sentence ».

Ces zoonoses successives nous condamnent à reconfigurer nos relations avec « nos frères d'en bas », tel que le disait Clemenceau. Contrairement à ce qu'affirmait René Descartes, l'animal est bien pourvu de sensibilité, de langage, de pudeur, ou de rire. Les travaux d'éthologie de Vinciane Despret l'illustrent magnifiquement.

Il s'agit donc bien, en ces moments si singuliers où les dauphins dansent dans les canaux de Venise, où les orques s'ébattent au large de Marseille, de réensauvager le monde comme le plaide avec brio Virginie Maris.

Car l'entraide, sur fond de compétition, première leçon du biomimétisme, entre l'humain et l'animal, ne vieillira jamais. Comme le homard. Mieux comme certaines espèces de méduses, qui, incroyable mais vrai, rajeunissent au fil du temps. Les enseignements du marché humide de Wuhan apparaissent décidément inépuisables...

*Chiffre publié le 29-04 sur le site www.agirparlaculture.be

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (6)

On ne naît pas déconfiné, on le devient

« Larvatus prodeo »
René Descartes

C'est le temps d'un élément de langage qui transcende toutes les conversations, des repas de famille aux cénacles politico-scientifiques, en passant par les réseaux « sots-sociaux », le déconfinement. Des millions de téléspectateurs captifs attendent la bonne parole, quasi divine, du désormais célèbre, du moins dans notre plat pays, CNS,

Non, pas le Conseil National de la Résistance, si cher à l'indigné Stéphane Hessel, qui devait tracer les plans du monde meilleur de l'après-guerre. Non, plus prosaïquement, des recommandations style « maître d'école » : où, quand et comment porter le masque, respecter les gestes barrières, faire ses courses, partir en vacances ou rendre visite à ses proches.

Comme pour la circulation routière ou le droit pénal, il convient de bâtir un code du déconfinement, avec ses zones d'ombre, ses paradoxes et sa jurisprudence. Nous ne sommes pas pour rien les descendants des Romains et du Napoléon de 1804. Autres temps, autres mœurs. Il est vrai que, en apparence, le Covid semble plus discret et moins dangereux que l'armée allemande. A chacun donc, sa petite résistance, son acte d'héroïsme ou sa lettre anonyme,

Bien sûr, il y a les éternelles polémiques sur l'équilibre des priorités entre économique, sanitaire et humanitaire. Sur la hiérarchie des valeurs et des actes socialement légitimes. « On peut aller dans une jardinerie mais pas chez son médecin ? ». Sur les lobbies professionnels, le casse-tête de l'organisation pratique, les inquiétudes parentales face à la réouverture des écoles, les secteurs économiques fébriles qui frôlent la faillite, les controverses sur les traitements, le profilage médical, génétique et culturel des patients, les analyses comparatives des politiques de santé entre pays, ou la détresse des travailleurs qui, par millions, s'appauvrissent en chômage temporaire,

Il y a aussi la profonde inégalité, il faut sans cesse le rappeler malgré l'évidence, face au confinement, simplement entre la ville et la campagne, les riches et les pauvres, les villas et les appartements, les familles nombreuses

et les solitudes monoparentales, les fractures, sociales, numériques, médicales, générationnelles, et géopolitiques qui se cumulent et s'intensifient,

Le microbe, et les moyens humains pour le combattre, apparaissent comme de fantastiques révélateurs de la diversité des conditions de vie et des désespérances existentielles. De l'obésité à l'empreinte génétique, du doigt de pied dans la piscine à la réclusion dans un 30 m², de l'absolue obligation de dénicher quelques sous pour ne pas mourir de faim aux performances esthétiques confinées de l'artiste Abraham Poincheval, toute la gamme des destinées surgit, comme scannées et discriminées par un infime petit bout d'ARN,

Protégé dans le ventre de sa mère, des mois de douceur et de sécurité, au point que certains, comme le philosophe roumain Emil Cioran, n'ont d'autre but que de rêver y retourner, l'humain, comme tous les animaux, expérimente, le temps d'un battement de cil à l'échelle cosmique, entre regrets, amertumes et enchantements, une trajectoire de déconfinement.

Le hasard des lieux et des époques, les marquages biologiques et culturels, les conditions socio-économiques et les facettes du caractère, modèleront le parcours. Nous sommes au coeur-même « du métier de vivre »,

Au fond, tel que le rappelle l'archéologue Jean-Paul Demoule, comme espèce, depuis nos ancêtres les chasseurs-cueilleurs, nous n'avons cessé de toujours plus nous confiner. De la grotte et de la hutte aux vêtements, des maisons, de terre, de bois puis de pierre, jusqu'à l'automobile et au bureau. Le grand vent nous insécurise. Juste un soupçon d'open-space. Mais à 1 m 50 because la pandémie. Recherche juste distance. « Ni contre, ni tout contre » écrivait le psychanalyste Jacques Lacan.

Cette expérience singulière d'une assignation temporaire à résidence nous rend aussi la Terre à nouveau immense. Dilatation de l'espace du voyage. Rejoindre Ostende va relever de l'odyssée. Et, pour traverser les océans ou les déserts, il nous faudra renouer avec l'âme exploratrice de Magellan ou de Nicolas Bouvier,

A l'inverse, comme personne, nous aspirons, tel l'idéal des Lumières, à un élargissement de l'esprit, à un déconfinement mental, à sortir de « l'état de minorité » comme l'exprimait Emmanuel Kant. Mais les ruses de l'Histoire et les obstacles du destin foisonnement. Les assignations identitaires et culturelles nous quadrillent, et balisent notre terrain de jeux et d'enjeux,

S'émanciper de la grille sociologique de Pierre Bourdieu, le très fameux mobile de la distinction, est sans nul doute une tentative d'évasion exigeante et complexe. Moi, l'essayiste amateur, issu de la classe moyenne supérieure (capital culturel élevé, capital économique faible), j'accumule les tentatives de désincarcération depuis des décennies. Succès mitigé. Mon

déconfinement physique, le jour venu, sera relativement aisé. D'autant que les raisons éthiques, se protéger soi-même et les autres, de ce régime pénitentiaire VIP, apparaissent, à tout esprit un peu civique, comme évidentes,

Mais le déconfinement mental s'avère un effort tenace, obstiné, soutenu et au long cours. Lucidités et prises de conscience ad libitum. Combat permanent contre le « retour à la normale » et le refus de la normativité. Exercices sans relâche d'esprit critique et de rationalité à l'écart de « la persuasion trompeuse et de la domination dogmatique » illustrées par le courage remarquable de Spinoza, au cœur de ce XVII^e siècle hollandais, libéral et républicain, face aux forces réactionnaires de l'Église et du Roi,

Un autre penseur, inspirateur de Spinoza et plus prudent encore, René Descartes, qui allait découvrir quelques clés de l'esprit moderne, avait pour maxime latine « *Larvatus prodeo* », j'avance masqué. Superbe exemple de la subtile dialectique entre la nécessité de déconfiner sa pensée, démarche révolutionnaire, et la préservation de son intégrité, comme mammifère produit de la sélection naturelle, contre les relents les plus obscurs de l'âme humaine.

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (7).

L'e-xistence rêvée par le capitalisme numérique

« Le temps passé devant l'écran est du temps perdu de vue ».
René Char.

En ces temps de guerre entre le microbe et l'humain, le Covid 19, aussi invisible que Xavier Dupont de Ligonès, est un allié de choix pour les multinationales américaines dont le projet irénique se réalise au-delà de toute espérance commerciale : assoir l'Humanité devant un écran. Nous vivons bien sous le regard, permanent et intéressé, du Téléviathan, selon la formule du philosophe Alexandre Lacroix,

A tel point que le premier geste révolutionnaire de ce jeune millénaire consistera peut-être à tout simplement éteindre son ordinateur, en refusant le mot d'ordre implicite des GAFAM: « je pense donc tu me suis». On est très loin du cogito de René Descartes. Raréfaction du temps du cerveau disponible et baisse tendancielle du taux d'esprit critique,

Jugeons-en au travers des chiffres ébouriffants des services numériques : depuis le début de l'année, la fortune personnelle de Jeff Bezos, l'homme le plus riche du monde, qui détient 11% des actions d'Amazon, s'est accrue de 26 milliards de dollars ; Amazon, qui vend pour 11.000 de dollars de produits par seconde, a recruté 175 000 travailleurs dans ses centres logistiques ; l'application de visioconférence Teams de Microsoft a augmenté de 1000% en mars ; Eric Yuan, le fondateur de l'appli Zoom, qui prétend offrir une meilleure expérience qu'un rendez-vous physique, dirige un staff de 2700 employés dont 700 en Chine. Son « invention » est utilisée par plus de 200 millions de personnes contre 10 millions en décembre 2019,

Cette courbe ascensionnelle connaît le même succès pour Netflix, Skype entreprise, Google meet, Facebook, Apple, Alibaba, Taobao, Slack ou Activision Blizzard, dans des propositions variées. Valeurs refuges en Bourse, paralysant les Etats impuissants à imposer une « taxe GAFA », s'achetant une bonne conscience par des centaines de millions de dollars de dons, aux banques alimentaires ou aux unités de recherche d'un vaccin, les acteurs du digital s'achemineraient-ils vers un « pacte numérique », à l'image du pacte social à l'issue de la seconde guerre mondiale ?

Un big deal, comme l'écrit Nicolas Laloux, entre la mise à disposition d'une masse gigantesque de données, nécessaire à la conquête de nouveaux

marchés, et de l'autre, les Etats qui « gardent la maîtrise grâce à un accès ouvert et non discriminatoire à ces bases de données »,

Pire encore, dérive-t-on vers un capitalisme de surveillance, via les applications de traçabilité, les objets espions, les recherches ludiques de Pokémon ou la vente de données personnelles afin de prédire les futurs comportements consuméristes ?

Voyez ces étranges chiens jaunes robotisés qui vérifient les distances de sécurité dans les rues de Singapour, les cafards cyborgs qui détectent les sons, les brosses à dents intelligentes, la reconnaissance faciale généralisée ou la géolocalisation permanente,

Christine Kerdellant, dans « la Google du loup », imagine le monde de demain où la vie privée aura disparu, où le moteur de recherches sera inclus dans le cerveau et détectera toutes les pensées, où la porte du frigo s'ouvrira uniquement en fonction de l'état précis de votre indice de masse corporelle,

Jusqu'aux rêves les plus sophistiqués des transhumanistes de la Silicon Valley qui redessinent le futur avec, notamment, notre système neuronal rechargeable chaque soir sur une clé USB ? Bref, une existence entièrement quadrillée par les algorithmes et captive de l'intelligence artificielle, version forte, c'est-à-dire capable non seulement de mimer l'intelligence humaine mais de ressentir des émotions et de posséder la conscience de soi,

Car la révolution numérique porte aussi un projet politique, celui d'une société de contrôle où chacun abdique la maîtrise de son destin. Les débats « libertés publiques versus surveillance par les autorités » à propos du confinement en Europe traduit déjà cette tension,

La « machine à gouverner », entre parfums de Minority Report et effluves dystopiques de Black Mirror, pointe déjà dans certaines régions d'Asie où la nouvelle servitude volontaire conduit tout droit à un gigantesque Loft Story planétaire,

Qui prendra le risque de la solitude, de l'altérité ou de l'échec face au rouleau compresseur totalitaire de la normalité imposée ? Rendre la prise de température, l'empreinte digitale ou la reconnaissance faciale obligatoires, deviendra vite « de la roupie de sansonnet » devant les disciplines sociales qui germent dans les salons feutrés des conseils des ministres ou des conseils d'administration de Pékin à Mountain View,

« Je refuse d'être identifié par le pouvoir » proclamait jadis Michel Foucault.

Comment les pouvoirs d'aujourd'hui nous perçoivent-ils ? Comme des ploucs en pyjama, abrutis de pizzas et de divertissements, insouciant prisonniers de la numérisation du monde, repus de clics de souris et de like, gavés de noms, de

pseudos, de profits et de selfies, spectateurs passifs de la généralisation de l'exhibitionnisme ? L'utopie cybernétique en quelque sorte,

Ou comme des femmes et des hommes lucides, solidaires et sensuels en rapport charnel et non virtuel avec le monde ? A chacune et chacun de choisir quel « Homo Numericus » il entend être. Une personne de sang et de chair ou un ectoplasme naviguant entre le e-working, le e-shopping, le e-learning et le streaming,

En résumé, une existence ou une e-xistence?

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (8).

Un virus de droite ? Critique de la raison épidémiologique

« Je préfère commettre une injustice
que de tolérer un désordre ».
Goethe.

Il y a une lancinante interrogation à lier la gestion sanitaire de la pandémie et les inclinaisons culturelles des peuples,

Y-aurait-il une ligne de partage « entre les cultures individualistes libérales (mondes anglo-américain ou latin), très frappées par le virus, et les pays de « tradition autoritaire » (Japon, Corée, Vietnam) ou attachés à la discipline (Allemagne et Autriche) » comme le suggère le démographe et historien Emmanuel Todd ?

Ou un autre clivage entre une option philosophique utilitariste, inspirée de la pensée de Jeremy Bentham et une optique universaliste, dans la logique de l'intentionnalité, si chère à Emmanuel Kant ?

Précisons les termes de ce débat central du XVIII^e siècle qui suscite d'éternelles prises de position et se traduit parfaitement dans notre actualité,

Pour les empiristes et les utilitaristes, une action est bonne quand elle augmente la somme globale de bonheur ou de bien-être dans le monde. A l'inverse, elle est mauvaise quand elle a pour conséquence d'amplifier la somme globale de souffrances pour le plus grand nombre. C'est le conséquentialisme, ce mot barbare, qui juge la valeur d'un acte en fonction de ses conséquences,

En revanche, pour le penseur des Lumières allemandes, une action est juste si l'intention qui la promeut est bonne, peu importe les conséquences.

En clair, Dreyfus doit être défendu même si l'image de l'année française en pâtit. Mieux vaut un désordre qu'une injustice. L'exact contraire de la formule de Goethe. Version classique : plutôt un coupable en liberté qu'un innocent en prison. Version littéraire, controversée, d'Albert Camus : « entre la justice et ma mère, je choisis ma mère »,

Quel rapport avec le traitement de la pandémie ?

Nous sommes au cœur même de « la problématisation » de l'épidémie, comme aiment à disserter les « étudiants des écoles », et de la théorie de l'immunité collective,

Frédéric Worms : « l'option de tous les gouvernements, y compris la Chine, est fondée sur la prévention de toute mort évitable. C'est le principe premier. Il y a une autre option, fondée sur la philosophie morale utilitariste, qui consiste à calculer du point de vue de l'intérêt général : on confine moins, on assume de sacrifier aujourd'hui des vies (celles des plus fragiles et des plus vieux), mais, au bout du compte, on préserve le collectif de la mort ». En permettant une immunisation croissante de la population et en espérant réduire les effets désastreux de la crise économique,

D'un côté, une intention médicale affirmée: chacun possède un droit égal à être soigné. De l'autre, l'intérêt collectif, dans toutes ses dimensions, prime sur la santé de quelques-uns, singulièrement les plus vulnérables. C'était l'option choisie au départ, par exemple, par le gouvernement britannique. Jusqu'au virage, radical, opéré par Boris Johnson,

Il y a bien un choix de philosophie politique dans l'approche du combat contre le microbe, qui transcende les études épidémiologiques et les techniques sanitaires, en creux de la parole politique » mainstream «

En clair, il y a une version de droite du virus. Responsabilité individuelle versus protection collective,

Effets économiques et sociaux désastreux : chômage massif, et donc pertes de revenus, plongées dans la pauvreté et la précarité, faillites annoncées de secteurs sinistrés, comme le tourisme, l'aviation ou l'horeca, accentuation des inégalités sociales, sous-paiement des métiers du soin, le plus souvent exercés par des femmes surexploitées,

Sans compter que, sous d'autres latitudes, se laver les mains, avec savon et eau potable, est un luxe pour des centaines de millions d'êtres humains,

La (décision de l'Académie Française) Covid ravage d'abord les plus démunis. Voyez les gamins obèses, d'origine latino ou anglo-américaine, dans les quartiers populaires de New-York. La désespérance des familles indiennes ou bengalies dont les enfants maigrissent faute de nourriture. Toutes celles et tous ceux, d'Atlanta à Dakar, qui, vu l'absence d'un minimum de sécurité sociale, ne peuvent se faire soigner correctement ou s'endettent au long terme,

Et, plus près de chez nous, les demandes aux CPAS qui explosent, les migrants et les SDF qui sombrent, les fins de mois de plus en plus périlleuses. Toute « la misère du monde » ressurgit, comme décuplée par la pandémie. Avec, au cœur même du cyclone sanitaire, la marchandisation de la santé, le management hospitalier, la réduction drastique du nombre de lits, le sous-paiement des métiers du soin, les coupes budgétaires dans la « Sécu »,

Car c'est bien la logique économique dominante, prédatrice des humains et des ressources naturelles, qui s'est dramatiquement fourvoyée depuis des décennies. Elle se heurte aujourd'hui brutalement à ses propres contradictions,

Comme un avant-goût des catastrophes à venir. L'homme intensif -intensivité de la déforestation, de l'agriculture, de la recherche de profits, de la consommation, de l'élevage, bref l'anthropisation du monde-, vénérée au travers de l'accumulation capitaliste, a conduit l'Humanité au bord du gouffre civilisationnel. Nous voilà confrontés à un croisement majeur de notre Histoire, avec un(e) grand(e) H(ache),

L'alternative, quelle que soit la variété des bifurcations possibles, et en simplifiant outrageusement, apparaît dans toute son aveuglante évidence,

Ou bien reprendre le chemin mortel de l'intensivité. Ou, comme le plaident Cédric Durant et Ramzig Keucheyan, s'engager sur celui de la planification écologique,

Par le contrôle public du crédit et de l'investissement comme réalisé en son temps par Franklin Roosevelt et réactualisé récemment par Bernie Sanders. Par l'organisation de la décroissance de l'utilisation des ressources naturelles. Par la relocalisation de l'économie, l'instauration de la justice environnementale, la vivification des expériences démocratiques. Par l'octroi d'un emploi à tous, garanti par l'État, dans un processus inversé, où c'est enfin le travail qui valorise le capital,

Il ne s'agit plus de choisir entre un désordre et une injustice,

À défaut de conduire notre destin commun vers des horizons solidaires, à inventer comme à expérimenter, nous aurons, pour paraphraser Winston Churchill, « et les désordres et les injustices ».

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (9)

Un virus sans foi ni loi ?

Critique de la déraison épidémiologique

« Que ferait-on sans le secours de ce qui n'existe pas ? »

Paul Valéry

Effondrement des ventes de la bière Corona. Escorte par la police des convois de masques. Pillage des magasins d'armes. Nettoyage des courses alimentaires à l'eau de Javel. Bains au détergeant. Saisie d'un container conservant 6 tonnes d'écaillés de pangolin. Conviction que la moelle épinière de girafe guérit le SIDA, et que de la bile d'ours mélangée à de la corne de chèvre, selon la médecine traditionnelle chinoise, contribue à soigner les symptômes du virus. Touriste bloqué dans un palace de Barcelone, chargé d'ouvrir chaque jour les 1400 robinets. On pourrait ajouter à cet inventaire de la déraison, les lettres de dénonciation du non-suivi des horaires de confinement ou l'interception par certains services secrets de caisses de masques sur le tarmac des aéroports extrêmes-orientaux,

En effet assurer « le service de phares et balises » selon la formule du juriste Alain Supiot afin d'éclairer nos incertitudes relève de l'exploit en temps d'angoisses pandémiques. Face à cette anxiété diffuse qui enveloppe l'atmosphère sociale d'une étrange épaisseur, la tentation se fait obsédante de céder à la déraison, ce Xanax moral, qui comme tant de spiritualités et de religions, a pour mission impossible de conjurer nos peurs,

Car, c'est bien l'inquiétude fondamentale, métaphysique dirait un lettré, devant notre finitude existentielle qui amorce toutes les croyances et toutes les philosophies. La crainte de la mort fonde ces disciplines de l'esprit, selon Arthur Schopenhauer. Que ce soit par Dieu et la foi, ou par la lucidité et la raison, ce que certains appellent « une spiritualité laïque », l'objectif reste bien identique, se rassurer face à l'inéluctable néant,

De la participation aux idées éternelles de Platon à l'hindouisme, pour lequel la mort n'est pas un point mais une virgule, du paradis des chrétiens à la réincarnation des cycles du Bouddhisme, des principes anthropiques à la « Near dead expérience », inlassablement et sous toutes les latitudes, l'humain s'évertue à « doubler le réel », selon les mots de Clément Rosset, et à refuser le

très nietzschéen crépuscule des idoles, « le secours de ce qui n'existe pas » lui étant indispensable,

Car ce virus est décidément très friand d'épiphanie et de mysticisme. Il a incontestablement la pulsion idolâtre, à l'aise entre oraisons silencieuses et chants de louanges. Voyez les messes de la célébration de Pâques pour les fidèles allemands assis dans leurs voitures, les confessions derrière une protection de plexiglas, les distributions d'hosties adaptées aux gestes-barrières ou les grands rassemblements propagateurs de la maladie chez les évangélistes d'Alsace, les écoles de théologie chiite à Qom, les réunions d'une secte en Corée du Sud ou le transfert de Rama, septième avatar de Vishnou en Inde,

En même temps, expression chère à l'hexagone républicain, Covid-19 dégage un léger parfum de revanche laïque. Certes, les intégristes défient la science et les consignes de sécurité, entre messe clandestine et imprécation d'un ayatollah sur la punition de Dieu ou refus de la distanciation physique par les Juifs ultra-orthodoxes. Mais, dans l'ensemble, le clergé s'est rallié aux mesures sanitaires, les « gestes de la foi » ne semblant plus une barrière efficace contre le virus,

Pire encore, dans notre ludodrome planétaire, le numineux perd du terrain. Le déconfinement a fait passer la jardinerie et l'épicerie avant l'église, le temple, la mosquée ou la synagogue. Le besoin spirituel vient après le jogging, la boutique de fringues ou la soirée entre copains. « La prière n'a pas forcément besoin d'un lieu de rassemblement » clame un ministre de l'Intérieur et des Cultes. Ouvrir les musées avant les cathédrales a provoqué quelques poussées d'urticaire peccamineuses au sein des clergés respectifs,

Au fond, l'ignorance et l'indifférence envers le religieux apparaissent bien pires que la confrontation immémoriale Église/État. La foi est passée de l'universel au catégoriel, à l'instar des supermarchés, des galeries commerciales ou des coiffeurs pour chiens. Même avec les messes 2.O., les confessions sur Skype, les rabbins sur Zoom, ou les rituels via le Webinar,

Alors, face à un microbe sans foi ni loi, en ces moments de repli sur soi propices à l'introspection et peut-être de retour à l'essentiel, se dessinent les différents visages du divin et du spirituel, entre panthéismes et radicalismes, entre regains de religiosité, convictions scientifiques et destins tragiques de peuples abandonnés. Comme l'écrit Emil Cioran, « il est vulgaire de claironner des dogmes au milieu de ces âges exténués »,

Mais ce grain d'ARN, même à quelque distance les uns des autres, a créé une forme de communauté éthique universelle, selon la formule du philosophe Francis Wolff. Il a accompli la mission première de la religiosité, selon une de ses deux étymologies classiques : assurer du lien. Quatre milliards d'humains se sont confinés pour protéger les plus vulnérables d'entre-eux. « J'ai abandonné

le bouddhisme car on est trop mal assis » raillait en son temps Jean Yanne. Espérons que l'abandon futur et souhaité des 150 centimètres de circonférence n'entraîne pas le retour à une désunion qui nous ferait oublier le minimum de « cosmopolitisme » envers les autres et la nature, ce somptueux néologisme issu d'une conversation entre l'écrivain Alain Damasio et le philosophe Baptiste Morizot.

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (10)

Vers une septième révolution ?

« Les hommes font l'Histoire sans savoir
l'Histoire qu'ils font » Karl Marx

Nous, les Humains, vivons, peut-être, en ce début de décennie 2020 du troisième millénaire de notre ère, un momentum historique dans l'odyssée de l'évolution qui a vu se succéder six révolutions de notre espèce,

Il y a trois millions d'années, au travers de processus complexes, nous sommes devenus humains, en adoptant la bipédie, en fabricant des outils, en devenant omnivores et en colonisant toute la planète,

Puis, entre -500.000 et -40.000 ans avant le Christ, le feu, le langage, l'art et la domination du Sapiens signent une révolution cognitive et symbolique déterminante,

Il y a 12 000 ans, la révolution néolithique, par l'invention de l'élevage, de l'agriculture, donc de la sédentarité, de la division du travail et des premières villes, entraîne un boom démographique majeur. Nous devenons des paysans,

Ensuite, il y a 2500 ans, pendant la période qualifiée d'axiale par le philosophe Karl Jaspers, naissent des empires et des religions à vocation universelle. Bouddha, Confucius, Zarathoustra, Esdras ou Pythagore éclairent une profonde mutation morale,

Au milieu du XVIII^e siècle, la révolution thermo-industrielle sous ses aspects scientifiques comme énergétiques, unifie le monde sous l'hégémonie européenne et exploite de manière intensive toutes les ressources de la Terre. Nous devenons des ouvriers,

Enfin, aux alentours de l'an 2000, les nouvelles technologies, des sciences cognitives à la révolution numérique, connectent toute la planète en temps réel, entre espérances transhumanistes et surgissement de l'Anthropocène, nouvelle périodisation des âges géologiques de la biosphère,

Aujourd'hui, nous témoignons en contemporains de l'affolement du système-Terre et de l'accélération vertigineuse de tous les paramètres, humains, telles la démographie, l'urbanisation ou l'intensification du commerce, comme des indicateurs naturels, tels l'augmentation du dioxyde de carbone, le recul de la biodiversité ou l'acidification des océans, depuis le milieu du siècle dernier,

Au-delà de la présentation, simplifiée et caricaturée, de ces six révolutions, d'autres découpages de l'Histoire humaine, susceptibles de nuances et de raffinements coexistent dans un tourbillon chronologique, un vortex d'évènements, de crises, et de destins,

Ainsi, à choisir l'angle philosophique, on pourrait scander les étapes de la pensée européenne par la succession du principe cosmologique, celui des Grecs et des Romains, selon lequel le sens de l'existence réside dans la capacité à s'ajuster au Cosmos. Puis, selon le principe théologique, au travers de la révolution monothéiste, où « la vie bonne » consiste à obéir aux commandements divins. Ensuite vient le principe humaniste où le référent ultime est l'homme et non plus la nature ou Dieu,

Enfin, le principe de déconstruction met en évidence les forces nietzschéennes, les déterminismes marxistes et les pulsions freudiennes qui minent nos croyances à un libre arbitre, à un humain transparent à lui-même, à un être pleinement responsable,

En poursuivant, en ces temps tourmentés, la recherche d'un nouveau principe de sens, d'un paradigme fécond capable d'éclairer notre modernité, les anciennes représentations de mondes se côtoient s'entrecroisent et se meurent dans notre présent,

Ainsi la célébration d'une certaine écologie suite au pillage des ressources, les regains de religiosité, les luttes pour l'approfondissement des droits humains, la dénonciation de l'inégalité mondialiste produite par la logique libérale productiviste ou les trop rares instants de lucidité critique,

L'actuelle pandémie sera-t-elle l'an 1 d'une nouvelle ère, dont les dates se révèlent certes toujours arbitraires et ethnocentrées?

Deux millénaires et deux décennies après la venue d'un improbable prophète, le Christ ? Seize années après la naissance de Facebook qui révolutionna pour une part les rapports humains, si l'on voulait proposer un facétieux nouveau point de départ de l'Histoire,

Ou année zéro d'un sursaut planétaire et d'une prise de conscience de l'impérative nécessité d'un nouveau récit de l'humain relié à la biosphère ? Comme une septième révolution ? Délicat de sauter par-dessous son époque et de s'autoproclamer contemporain de l'aurore d'une séquence historique qui darde son museau,

A y réfléchir un peu, ce virus apparaît comme en miroir de notre condition. Il inflige par sa réplication dans nos cellules ce que nous infligeons aux écosystèmes depuis que nous commençons à comprendre que l'information, cette entité vivante immatérielle, constitue, comme l'explique merveilleusement le naturaliste Pierre-Henri Gouyon, le fil de la vie,

Jadis, tout fût forces, comme en témoignent les correspondances entre la physique de la gravité d'Isaac Newton, les logiques mécanistes et déterministes, la main invisible de l'économie classique ou la symbolique de l'horloge. Puis, tout fût énergie, comme le racontent les paradigmes de la thermodynamique, du matérialisme historique ou de la machine à vapeur,

Enfin, tout devînt information, de muscle au cerveau, de la pyramide au réseau, de la cybernétique à l'algorithme. PC ne signifie plus Parti Communiste mais Personal Computer. L'acronyme signe une révolution,

Nouvelles grilles de lectures du monde. Il n'y a pas de matière vivante, il n'y a que des systèmes vivants,

En ce sens, ce virus qui accapare toutes nos attentions depuis quelques semaines est l'emblème même d'une narration renouvelée de nos interprétations du réel. Cette petite molécule d'ARN, avant son suicide, « transmet ses dernières volontés sous forme d'un message qui réside dans la cellule infectée, cette dernière subissant un véritable viol », se met à répliquer l'information virale comme s'il s'agissait de l'information qui lui permet de se répliquer elle-même, écrit Pierre-Henri Gouyon. Exactement comme un piratage informatique, ou comme les inquiétantes perspectives de l'intelligence artificielle,

Sommes-nous les témoins d'une septième révolution en cours, le nez trop plongé dans le guidon, l'œil éloigné des vertus du rétroviseur, où, peut-être pour la première fois dans la longue évolution de Sapiens, le cuisinier n'est plus inclus dans la recette de l'avenir ?

« Eveillés, ils dorment » écrivait le philosophe grec Héraclite,

« La vie est un rêve, ne me réveillez pas! » affirme un proverbe,

A chacune et chacun de choisir comment il entend ouvrir l'oeil.

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (11)

Vivre à 150 centimètres?

« Même les paranoïaques ont des ennemis » C. G Jung

En 1966, l'anthropologue américain Edward T. Hall publie « La dimension cachée » qui étudie le rapport des humains à l'espace en regard des différentes cultures. En clair, la distance physique entre deux personnes en interaction varie considérablement selon les latitudes. En Amérique latine ou en Afrique, l'intervalle entre les corps est relativement réduit,

En revanche, en Scandinavie ou au Japon, les contacts physiques apparaissent plus éloignés que ce soit au cœur du foyer familial, dans les ascenseurs ou les transports en commun,

Trop collant ou trop fuyant, au gré des civilisations,

Bref, la proxémie, ce vocable savant, qui étudie l'approche de l'espace matériel, se décline en distance interne (moins de 40 centimètres), distance personnelle (de 45 à 125 cm), distance sociale (de 120 à 360 cm) et distance publique (au-delà de 360 cm), a été remise brusquement au cœur des rapports sociaux. Car ce virus n'est pas un athlète du saut en longueur,

D'où l'imposition, assortie d'amende voire de prison s'il échet, d'une distance sociale. Inadéquate formulation. D'une distance physique. Pour la distance sociale, Pierre Bourdieu, parmi bien d'autres, en a subtilement déconstruit les mécanismes de ségrégation et de distinction. Fini les goûteurs de foule et les amoureux des chaudes promiscuités. Dont' touch me. 150 centimètres de périmètre obligatoire pour éviter une danse des atomes potentiellement mortelle,

Évidemment les polémiques ont vite surgi entre « sanitaire correct », intelligence collective et aliénation d'un peuple de moutons. On aurait pu craindre une version « mutins de Panurge » chère à Philippe Muray,

On aura eu, au pire, quelques « insouciances inciviques », quelques souffles sportifs dans le cou, le refus d'être larbin de l'intervalle et quelques crachats provocateurs made in U.S. Au mieux, un « aux masques citoyens », la promotion de l'égalité pulmonaire défendue avec brio par Archille Mbembé, le clin d'œil discret et complice entre urbains bien conscients des enjeux, ou le slogan en tissu porté comme un étendard. Chacun dans sa bulle sans verser dans

l'autisme. « A l'Est », mais pas trop. Coconfinés, on se passe la manette en famille, mais à bonne distance. Point barre des gestes-barrière,

Ce déconfinement progressif, haute technologie sociale du CNS, proscrit encore les accolades, les câlins ou les embrassades. Le toucher, ce sens si décrié sous nos tropiques, car assimilé à la sexualité, donc au diable, et qui signe pourtant notre besoin fondamental d'affiliation à un groupe, va-t-il définitivement succombé au bacille ?

Comme l'écrit la journaliste Elodie Blogie, l'absence de contact physique, qui stimule la production d'ocytocine, et provoque une sensation de bien-être, a même une dénomination spécifique, « la faim de peau », dans les contrées scandinaves où les longs hivers et le manque de lumière favorisent la pénurie de tendresse, singulièrement auprès des personnes isolées,

Il s'agit alors de « rendre une place noble au toucher » dont les effets mécaniques, notamment sur les muscles, font le plus grand bien thérapeutique. « Le seul sens à réciprocité immédiate », on ne peut toucher sans être touché, possède non seulement des propriétés apaisantes mais crée aussi du lien,

Aujourd'hui pourtant, impensable de se prendre dans les bras ou de bénéficier d'un massage. Cette « décapitation des ardeurs » selon l'expression du philosophe Pascal Bruckner, cette « érotique du lointain », cette « disette d'épidermes » va-t-elle aussi engendrer des transformations dans les relations sensuelles, voire amoureuses ?

Nous sommes tous confrontés à ce paradoxe selon lequel protéger, c'est s'éloigner. Contre-intuitifs, nos comportements balbutient et nos cerveaux, ces tyrans, moulinent pour garder les distances. D'où ces situations « surréalistes » dans les théâtres, les églises, les plateaux TV ou au Parlement,

Nous ne sommes plus « les uns contre les autres », la ritournelle de Michel Berger, dans Starmania,

Voyez la stupéfiante photographie d'une manif de Palestiniens qui luttent à bonne distance pour la reconnaissance de leurs droits. Ou les cercles peints sur les pelouses du Dolores Park de San Francisco pour garantir la distanciation physique. Pour les SDF dans la même cité californienne, le campement est séparé en espaces rectangulaires. Géométrie de la misère ou misère de la géométrie ? Bienvenue en Coronacratie,

Privé de doigté malgré les mesures progressives de déconfinement, il va bien falloir s'accoutumer à des rencontres sans bise, bisou, baiser, accolade ou serrage de mains, qui symbolisent pourtant une attitude pacifique, sans épée ou revolver entre les pattes. Tout rapprochement reste proscrit.

Pour aller « s'éclater » au « DSK » de Dodo la Saumure ou sur les pistes enfiévrées du « Croque Monsieur », il faudra encore patienter. Sauf à la récré, pour les moins de 12 ans. Pas vraiment le même public, entre transmission des savoirs et « Ploukistan » un brin déjanté, encore un délai avant festus festus,

Nul ne peut prédire ce que le futur, ce « rendez-vous ou terre inconnue », nous réserve en termes d'enthousiasmes ou de pudeurs de contact. Personne ne peut spéculer sur l'élévation de frontières anthropologiques invisibles qui réguleront la fluidité ou à l'inverse, la pétrification, de nos relations sociales,

Si, comme l'analyse Jacques Lacan, « le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre », il conviendra d'ajuster en permanence le curseur entre le « contre » et le « tout contre ». Pas évident de combler un peu le fossé obligatoire sans permettre au virus de se téléporter avec aisance d'un corps à l'autre, d'une « bulle de contacts » à une autre,

Bref, pas simple de naviguer entre « the place to be » et un « home pas si sweet », agenouillé devant un risque, et pas seulement pour dénoncer le meurtre d'un afro-américain, gardant la chambre à défaut de « rester groupés », expérimentant, comme Jean-Jacques Rousseau en quarantaine, des stratégies novatrices pour « persévérer dans son être ».

Pour tenter simplement d'exercer son « métier d'homme », si cher à Albert Camus, mais à 150 centimètres, ce qui peut tout bouleverser.

« Tout est naturellement prévu sauf ce qui va arriver » (12)

Un virus « anartiste » ?

« Nous avons l'art pour ne pas mourir de la vérité ». Friedrich Nietzsche

A première vue, ce virus, même s'il se coiffe d'une assez jolie couronne, n'a pas trop décimé artistes et créateurs. Certes il a conduit à la fin tragique du saxophoniste camerounais Manu Dibango, de l'écrivain chilien Luis Sepulveda, sans oublier le compositeur « torturé » du tube « Aline »,

« Sans la musique, la vie serait une erreur » écrivait Friedrich Nietzsche. Ce n'est pas toujours vrai. Il y a un ravin, quasi infranchissable, entre le sublime Wolfgang Amadeus et les mélodies sirupeuses de l'Eurovision, dont certaines relèvent assurément de l'erreur harmonique,

Mais bon, Covid, qui exprime parfois un vague à l'âme esthétique, révèle comme une pulsion inventive, à défaut d'être, comme le pense BHL, fou, ou plus exactement, de rendre affolées les sociétés qu'il contamine,

« Toute esthétique est une esthésique » écrivait Paul Valéry.

Traduisons. Toute recherche du beau tend vers un alliage entre le sensible et l'intelligible. G. F Hegel en donne une superbe définition : l'œuvre d'art est l'incarnation dans un matériau sensible, la pierre, le marbre, la couleur, les mots ou les vibrations sonores, d'un symbole fort, d'une vision du monde ou d'une valeur spirituelle. L'alliance des sens et d'une idée,

Au fond un paradoxe permanent puisque cette recherche du beau se veut l'expression de l'intelligible dans du sensible,

L'histoire de l'art traduit d'ailleurs bien l'idée dominante, un épistémè écrivait Michel Foucault, d'une époque dans la sculpture, la poésie, le théâtre ou la musique. Voyez aujourd'hui le mercantilisme du beau et l'artiste business-man, au temps du capitalisme triomphant,

Chez les anciens grecs et romains, l'œuvre parfaite incarne les formes vraies, justes et belles du Cosmos. Au temps du christianisme, l'art religieux du Moyen-Age illustre les splendeurs du divin. A la Renaissance, quand l'humain devient le référent et non plus la Nature ou Dieu, la vie quotidienne, ordinaire et profane, envahit les toiles et les spectacles,

Enfin, l'art moderne puis l'art contemporain, présentent la déconstruction des vastes récits théologico-politiques sous l'effet des forces, des pulsions ou des déterminismes socio-économiques. A un sujet éclaté répondent la rupture

avec la tradition, l'art abstrait, le nouveau roman, le concert de silence, le graffiti, ou la performance expérimentale. D'Arthur Rimbaud à Marina Abramović en passant par Pierre Boulez, Jean-Luc Godard ou Gérard Garouste,

D'autres narrations du beau coexistent évidemment avec l'arsenal conceptuel de l'hégélianisme.

Comme le rappelle avec subtilité le philosophe Charles Pépin, Emmanuel Kant considèrera la contemplation de la beauté comme le sommet de la réconciliation avec soi-même, à la différence des déchirements intérieurs que peuvent produire la morale, la recherche de plaisirs ou la froide analyse rationnelle,

« Un petit miracle, un instant de plaisir esthétique » de retrouvailles et d'apaisement des tensions intimes, en contemplant une toile de Jérôme Bosch, en savourant une chanson de Laurent Voulzy, en se délectant d'un texte de Philip Roth ou d'un poème de René Char,

Sigmund Freud, lui, en auscultant notamment la vie de Léonard de Vinci, élaborera sa théorie de l'esthétique par la sublimation de la libido. « Satisfaire ses pulsions sexuelles d'une manière non sexuelle » écrit Charles Pépin,

Un privilège exorbitant pour l'animal humain. Un contentement indirect, spirituel et civilisé, par l'émotion devant l'œuvre d'art, grâce au refoulement des instincts sexuels et agressifs. Une énergie, censurée lors de notre enfance, et réinvestie ailleurs. Ce moment unique où le conflit entre les instances de la personnalité, le Ca, le moi et le Surmoi, s'apaise en une trêve passagère,

« Besoin de la beauté pour entrevoir une impossible harmonie intérieure » ou « trace d'une réconciliation divine entre le sensible et l'intelligible », le goût esthétique se transformera-t-il par temps de pandémie ?

Le regard sur les œuvres va-t-il évoluer, interroge l'écrivain Serge Bramly. Si il est réellement le reflet d'une époque, à quoi sert l'art sous le régime de la Coronacratie ?

Quelques balbutiantes tentatives de réponses,

D'abord la contemplation d'une merveille passe, et passera, de plus en plus via l'image, l'écran, le virtuel. Et nous ne sommes pas condamnés au divertissement Netflix à perpétuité. Visites guidées numériques au Louvre, au MOMA ou à la galerie des Offices. Pièces de théâtre ou orchestre sans spectateurs. Boléro de Ravel via Zoom, Quatre saisons qui ordonne nos tressaillements via la 5G,

Effectuer un « voyage esthétique » sans quitter sa chambre, liker les peintres illustres sur Instagram ou proposer son roman ou son tableau de prédilection sur Facebook provoquent un engouement inédit. On pourrait y adjoindre le

tourisme virtuel, promenades dans des cités ancestrales ou sur des sites historiques via son Mac,

On y gagne certes en émissions de CO₂ mais on y perd en frissons esthétiques et en vertiges de l'oeil et de l'oreille,

Mieux, la réclusion chez soi a lancé la mode de l' « Art Recreation Challenge » où les inventifs se sont amusés à recréer des tableaux vivants. A surfer sur les sites qui les diffusent, le résultat est souvent bluffant. De la jeune fille à la perle de Vermeer, au fils de l'homme de Magritte, en passant par un portrait de Dali, une fresque de Frida Kahlo ou le cri de Munch, chapeau bas l'artiste, pour ces résultats les plus souvent réjouissants,

Plus encore, Serge Bramly questionne les transformations du goût dans ce climat d' « effrois et de contraintes ». Et bien des œuvres lui paraissent soudainement vaines ou frivoles en regard des catastrophes présentes et à venir,

Comme si la circulation de cet invisible danger redessina la hiérarchie des priorités artistiques, au-delà des secteurs culturels sinistrés par une molécule et de l'introuvable statut du créateur, toujours dans les limbes,

Un retour à l'essentiel et aux regards émerveillés. De la vertu d'une vie, temporaire, d'ermite, recentrée sur la qualité de l'émotion. La pharmacie de Damien Hirst (My Way, 1990), en phase avec la pandémie, me laisse de glace,

Mais je redécouvre inlassablement les trésors de ma discothèque, du rock vintage au clavier bien tempéré de Bach. Les résonances du cinéma, ô sublime Lawrence d'Arabie et envoûtant pont sur la Kwai, et des séries, d' « Un village français » aux Dérapages d'Eric Cantona,

Et, bien entendu, comme lecteur compulsif, les richesses sans fin de la bibliothérapie. D'un polar de Robert Harris à un récit d'Eric Vuillard, d'une biographie de Jean-Jacques Rousseau, aux merveilles de la prose de Régis Debray, ou aux dessins magiques de E.P. Jacobs,

À l'image de la trop fameuse fontaine de Marcel Duchamp, qui bouleversa en son temps toutes les avant-gardes de l'art moderne, ce virus se fait parfois « anartiste » en révolutionnant l'échelle des critères esthétiques,

Il confirme pleinement les différentes approches de la création et du beau,

Reflète d'une réalité fragmentée et confinée, l'art se réinvente chez soi, dans les sphères de l'intime, via le regard dardé sur les pixels,

Il induit aussi un effet apaisant, de quiétude et de repos face à un extérieur anxiogène,

Enfin, il sublime nos pulsions mortifères, le thanatos, qui sommeillent en nous, pour toucher du doigt le scintillement des étoiles et les éblouissements de l'imagination,

Plus que jamais, comme le pensait le génial philosophe allemand, Friedrich Nietzsche, l'art nous empêche de mourir de la sombre et ombrageuse vérité, humaine, trop humaine.